

Sylvie LAIGNEAU-FONTAINE

## INTRODUCTION

Dans un colloque de la Villa Kérylos en 2004, Jacqueline Cerquiglini-Toulet avait donné une communication intitulée « L’imaginaire de la langue grecque au Moyen Âge » ; elle y montrait comment le grec apparaît à cette époque à la fois comme la langue des Écritures, comme celle des Sibylles et de la sagesse, pleine de mystères et « signe d’un temps non chrétien mais qui est malgré tout au début d’une filiation »<sup>1</sup>, tandis que son alphabet offrait des lettres utilisées à la fois comme des motifs décoratifs et des supports de moralisation. Le VI<sup>e</sup> congrès de la Société d’études médio- et néo-latines (Semen-I), organisé par Sylvie Laigneau-Fontaine, professeure de langue et littérature latines et néo-latines, et Estelle Oudot, professeure de langue et littérature grecques, avec l’aide de Jérémie Pinguet, doctorant contractuel en littérature néo-latine, qui s’est réuni à l’université de Bourgogne du 8 au 11 juin 2022, a souhaité approfondir cette analyse tout en l’ouvrant à la Renaissance. En travaillant sur l’une ou sur l’autre époque, les participants ont cherché à cerner quelle force symbolique véhiculait la langue grecque et quelles étaient ses qualités propres. Ils se sont demandé pourquoi et comment on l’étudiait, et comment a peu à peu cédé la violence de la résistance des scholastiques, telle que l’évoque Jean-Christophe Saladin dans *La Bataille du grec à la Renaissance*<sup>2</sup>. Ils se sont intéressés aux premiers travaux menés sur la langue grecque et à la riche réception qui a suivi la redécouverte des œuvres grecques, vecteurs importants de *translatio studii et imperii* : comme l’a fait le regretté Philip Ford pour Homère dans *De Troie à Ithaque*<sup>3</sup>, ils ont étudié la diffusion de telle ou telle œuvre grecque à l’échelle européenne, en identifiant et en analysant, entre le Moyen Âge et la Renaissance, les différentes éditions, les commentaires et les traductions vernaculaires ou latines qu’elle a suscités.

Mais le congrès souhaitait aussi analyser les rapports que la langue latine et la langue grecque ont entretenus entre elles et comment se sont situées l’une par rapport à l’autre deux des trois « langues sacrées » mentionnées par Isidore de Séville (*Étymologies*, X : hébreu, grec et latin). On a cherché à déterminer la valeur et les qualités respectives de l’une et de l’autre, telles du moins que les hommes de ces époques les voyaient. Si l’idéal de l’*homo trilinguis* (latin-grec-hébreu) reste bien souvent un rêve, un humaniste digne de ce nom semble ne pas pouvoir ne pas connaître le grec : le véritable helléniste offre de lui-même une image valorisante qui a été étudiée. Une attention toute particulière a également été apportée aux œuvres, nombreuses, qui croisent les deux langues, en mêlant à un contenu majoritairement latin des passages plus ou moins importants en grec.

Ce volume s’ouvre sur une sorte d’avant-propos qui remonte aux VIII<sup>e</sup>-X siècles et porte sur Byzance : **Laury Sarti** s’intéresse à la symbolique attachée aux langues latine et grecque et aux dénominations de « Romains » et de « Grecs » en ce lieu et à cette époque ; elle montre une situation complexe et paradoxale, dans laquelle les Byzantins appellent le latin « langue des Romains » tout en s’appelant eux-mêmes Ῥωμαῖοι alors qu’ils parlent quasiment exclusivement grec, tandis que les Occidentaux, de leur côté, appellent les Byzantins des « Grecs », ce qui leur permet de se définir comme « Romains ».

---

<sup>1</sup> J. Cerquiglini-Toulet, « L’imaginaire de la langue grecque au Moyen-Âge », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen-Âge occidental*, actes du 15<sup>e</sup> colloque de la Villa Kérylos, 8 et 9 octobre 2004, Paris, diff. De Boccard, 2005, p. 147-157. (p. 149).

<sup>2</sup> Paris, Les Belles Lettres, 2000.

<sup>3</sup> *De Troie à Ithaque. Réception des épopées homériques à la Renaissance*, Genève, Droz, 2007.

Les communications suivantes réfléchissent à la connaissance du grec qui était à l'œuvre à diverses époques et en divers lieux, et à la façon dont les auteurs et les savants ont transmis cette connaissance. Bien loin de la cultivée Byzance, **François Ploton-Nicollet** s'attache à déterminer, à partir des manuscrits issus des fonds de Saint-Mihiel, de Saint-Germain-des-Près et de Saint-Martial de Limoges, ce que pouvait être la maîtrise de la langue grecque dans les grands *scriptoria* monastiques gaulois, en mettant en lumière quelques cacographies et en relevant l'usage souvent ornemental de l'alphabet grec.

Avec une connaissance du grec moins fragile, Guillaume de Conches (XII<sup>e</sup> s.) a tâché d'exposer la nature des choses et leurs causes. **Alice Lamy**, qui étudie ses deux traités, montre qu'il y fait un usage distinct des deux langues anciennes : le grec est abondamment (et justement) cité quand il s'agit d'érudition et d'hommage à l'autorité des savants anciens ; le latin prend le relais dans les débats plus philosophiques, dans lesquels il s'agit de penser le monde chrétien.

**Brigitte Gauvin** s'intéresse pour sa part à la transmission des connaissances zoologiques depuis Aristote (*Histoire des animaux*, *Génération des animaux* et *Parties des animaux*) et analyse les avatars de ce texte, connu par sa réception dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, les *Étymologies* d'Isidore de Séville mais aussi, entre autres, grâce à l'œuvre de Michel Scot qui, non helléniste lui-même, a retraduit en latin la traduction arabe du texte d'Aristote ; elle souligne l'importance de ces différents *media* tout en reconnaissant qu'ils sont source de nombreuses (et parfois cocasses) erreurs.

La Renaissance est l'époque d'une plus large diffusion des œuvres grecques, y compris au nord de l'Europe, comme le montre l'étude de **Marie-Laure Freyburger** sur les milieux humanistes rhénans. C'est aussi la grande époque de la philologie, des éditions commentées et des commentaires érudits. **Anne Bouscharain** évoque la figure de l'humaniste charentais Élie Vinet qui, après une carrière de professeur à Bordeaux, se retire pour se consacrer à une activité d'éditeur de textes grecs, souvent traduits en latin et accompagnés de commentaires à destination d'apprentis hellénistes. **Lucie Claire** s'intéresse à la réception des historiens grecs à la Renaissance ; leur redécouverte a suscité un mouvement d'enthousiasme et de commentaires, mais aussi des discussions passionnées sur l'*ars historica* et sur ce que doit être ou ne pas être le style de l'historien. **Laure Hermand-Schebat** interroge la place du grec dans les éditions renaissantes de Térence, lui-même le plus « grec » des comiques latins, à travers les exemples des travaux de Josse Bade et de Politien, qu'elle a choisis pour la connaissance très différente qu'ils ont l'un et l'autre de cette langue. **Marie Jeannot-Tirole** et **Sophie Conte** s'intéressent toutes deux aux éditions et traductions procurées par Érasme : la première analyse de façon précise les multiples procédés de « traduction » mis en œuvre dans la version latine qu'il donne en 1506 de l'*Hécube* d'Euripide (réécriture, ajouts, explicitation, interprétation...), en cherchant à déterminer leur sens afin de faire apparaître « la créativité du traducteur-artiste » ; la seconde travaille sur les éditions et traductions érasmienne de l'œuvre de Chrysostome et reconnaît en l'humaniste hollandais un pionnier qui a ouvert la voie à ce qui culminera avec la *Patrologie Latine* de Migne.

Mais le grec n'est pas seulement l'objet de travaux érudits : il suscite aussi chez les humanistes une admiration enthousiaste et un amour fervent, qu'ils expriment souvent dans leurs œuvres, quelle que soit leur nationalité, comme le prouvent plusieurs communications. **David Amherdt**, spécialiste de l'humanisme suisse (<https://humanistica-helvetica.unifr.ch/fr>), se concentre sur la figure du naturaliste helvétique Konrad Gessner (1516-1565) et montre l'extrême engouement que ressentait celui-ci pour la langue grecque, qu'il comparait au soleil (la langue latine étant seulement la lune) et dont il soulignait l'immense utilité, à la fois intellectuelle et morale. **Luigi-Alberto Sanchi** analyse la formation au grec et la carrière de Guillaume Budé et montre que celui-ci estimait lui aussi le grec supérieur au latin (*Commentarii linguae Graecae*, 1529), non arrière-pensée

nationaliste puisqu'il s'agissait de battre en brèche les affirmations de Cicéron dans les *Tusculanes*, que reprenaient complaisamment les humanistes italiens qui s'estimaient les dignes descendants de l'Arpinate. Mais **Émilie Sérís** montre que, même chez un humaniste italien comme Paul Jove, l'éloge des « hommes illustres » (*Elogia uirorum illustrium*, 1546) repose essentiellement sur leur capacité à manier, de façon aussi élégante, à la fois le grec et le latin.

Et de fait, bien des humanistes ont mis un point d'honneur à pratiquer le bilinguisme et à prouver leur parfaite connaissance du grec. La chose est bien connue pour les *Adages* d'Érasme, qu'**Étienne Wolff** étudie en s'attachant lui aussi à déterminer les idées du grand humaniste en matière de traduction. Tout aussi célèbre, Alciat a pratiqué le grec dans ses *Emblemata*, dans le rétablissement des passages grecs au sein du *Corpus iuris ciuilibis*, mais aussi dans ses traductions d'épigrammes de l'*Anthologie de Planude* ou des *Nuées* d'Aristophane et – moins connu – du *De ponderibus et mensuris* de Galien ; il est aussi l'auteur de quelques épigrammes directement composées en grec, dont une fausse inscription qui, comme le montre **Thomas Penguilly**, trompa même de grands savants.

Des humanistes moins universellement connus ont fait de même. L'Alsacien Othmar Nachtgall dit Luscinus (v. 1480-1537), qui se disait « Grec parmi les Latins et Latin parmi les Grecs », met en scène dans *Grunnius sophista* (1522) une opposition pleine d'humour entre un cochon pourfendeur de l'érudition et un savant « anti-barbare » ; il s'agit d'une œuvre en latin dont **Marc Dietrich** montre qu'elle regorge de références tirées de la culture hellénique, souvent exprimées en grec.

Le médecin allemand Janus Cornarius, avec ses *Selecta Epigrammata Graeca latine versa* (1529) propose une série d'épigrammes de l'*Anthologie de Planude*, accompagnées de diverses traductions latines, dont les siennes propres. **Aurélié Gay**, qui étudie le recueil, y voit une façon, pour l'auteur, de poursuivre mais aussi de mettre en scène un véritable idéal humaniste.

**James Hirstein** s'intéresse au traité géographique et ethnographique de Beatus Rhenanus sur la Germanie, et évoque notamment la curieuse fin de l'ouvrage qui porte, comme en hors-sujet, sur la ville de Paris et utilise des citations de l'empereur Julien pour prouver que les Celtes étaient aussi un peuple germanique.

Plus connu pour ses pièces françaises, Agrippa d'Aubigné lui aussi, comme le montre **Béatrice Charlet**, s'amuse dans des pièces latines et macaroniques manuscrites (présentes dans les « recueils Tronchin ») à insérer du grec – qu'il s'agisse d'hybridation de termes, d'insertions de mots écrits en grec, d'invention de néologismes, de reprises de pièces grecques...

Enfin, le recueil se clôt sur un grand bond temporel qui prouve la vitalité du grec bien au-delà des siècles « classiques », puisque **William Barton** évoque la curieuse figure de Karl Benedikt (Charles-Benoît) Hase (1780-1864) : ce spécialiste de littérature et d'histoire de l'Antiquité tardive et de l'Antiquité byzantine écrivit un très long journal intime en grec ancien, qui était selon lui « l'idiome le plus parfait qui ait jamais exprimé la pensée humaine ».

Il était bon que les actes de ce colloque se terminent sur ce splendide éloge tardif de la langue grecque. Les journées du congrès de Dijon ont été riches, tant sur le plan scientifique que sur le plan humain ; des pistes ont été ouvertes, des auteurs ont été analysés, mais bien d'autres attendent de l'être, qui prouveront que la fascination pour le grec et le latin est bien loin d'être morte.

#### Orientation bibliographique :

*Asterion*, 16, 2017 : Traductions vers le latin au XVI<sup>e</sup> siècle, en ligne : <https://journals.openedition.org/asterion/2877>.

- La France des humanistes : Hellénistes, I*, F. Maillard, J. Kecskeméti, C. Magnien, M. Portalier (eds), Turnhout, Brepols, 1999.
- La France des humanistes : Hellénistes, II*, F. Maillard et J.-M. Flamand, avec la collaboration de M.-É. Boutroue et L. A. Sanchi (eds), Turnhout, Brepols, 2011.
- La Grèce antique sous le regard du Moyen-Âge*, sous la di. de M. Zink, actes du 15<sup>e</sup> colloque de la Villa Kérylos, octobre 2004, Paris, diffusion De Boccard 2005.
- Homère en Europe à la Renaissance. Traductions et réécritures*, en ligne : <https://journals.openedition.org/eve/1229>.
- Baier, Thomas, « Érasme traducteur », *Anabases*, 21, 2015, p. 99-111 et en ligne : <https://journals.openedition.org/anabases/5251>.
- Cerquiglini-Toulet, Jacqueline, « L’imaginaire de la langue grecque au Moyen Âge », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen-Âge occidental*, o. c., p. 147-157.
- Ciccolella Federica, « The Greek Donatus and the Study of Greek in the Renaissance », *International Journal of the Classical Tradition*, 12, 1, 2005, p. 1-24.
- Delaruelle, Louis, « L’étude du grec à Paris (de 1514 à 1530) », *Revue du seizième siècle*, 9, p. 51-62 et 130-149.
- Bizier, Marc, *Homer and the Politics of Authority in Renaissance France*, Oxford, Oxford Univ. Press, 2011.
- Boulhol, Pascale, *La Connaissance de la langue grecque dans la France médiévale VI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Aix en Provence, P.U. de l’Université de Provence, 2008.
- *Grec Langaige n’est pas doulz au François. Étude et enseignement du grec dans la France ancienne*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2014.
- Diu, Isabelle, « L’atelier du traducteur », dans J.-F. Gilmont et A. Vanautgaerden (eds), *Les instruments de travail à la Renaissance*, Bruxelles, Musée de la Maison d’Érasme, Brepols, 2010
- Ford, Philip, *De Troie à Ithaque. Réception des épopées homériques à la Renaissance*, Genève, Droz, 2007.
- Girot, Jean-Eudes, « Le grec au XVI<sup>e</sup> siècle », *Histoire de la France littéraire, Naissances, Renaissances*, sous la direction de F. Lestringant et M. Zink, Paris, PUF, 2006, p. 605-621.
- *Pindare avant Ronsard*, Genève, Droz, 2002.
- Irigoin, Jean, « L’enseignement du grec à Paris (1476-1530). Manuels et textes », *Les origines du collège de France (1500-1560)*, dir. M. Fumaroli, Paris, Collège de France-Klincksieck, 1998, p. 391-404.
- Morantin, Patrick, *Lire Homère à la Renaissance. Philologie humaniste et tradition grecque*, Genève, Droz, 2017.
- Pédeflous, Olivier, « Graece non legitur? Pratiques du grec en France au début du XVI<sup>e</sup> siècle », *Translatio, la transmission du grec entre tradition et modernité*, textes réunis par P. Hummel, *Philologicum*, 2009, p. 11-26.
- Rummel Erika, *Erasmus as a Translator of the Classics*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 1985.
- Saladin, Jean-Christophe, « Euripide luthérien ? », *Mélanges de l’École Française de Rome*, 1996, p. 155-170.
- *La Bataille du grec à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.
- Sanchi Luigi-Alberto, « Guillaume Budé et ses devanciers italiens : à propos des commentaires de la langue grecque », *Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance*, 65-3 (2003), p. 641-653.
- *Les « Commentaires de la langue grecque » de Guillaume Budé : l’œuvre, ses sources, sa préparation*, Genève, Droz, 2006.

- *Budé et Plutarque : des traductions de 1505 aux « Commentaires de la langue grecque »*, Paris, Champion, 2008.
- Wilson, Nigel G., *De Byzance à l'Italie. L'enseignement du grec à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.